

Les films

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Films : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(2003)**

Heft 15

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



La jolie Nana (Nana Diakité) flirte avec Abdallah (Mohamed Mahmoud Ould Mohamed)

La vie et rien d'autre

En attendant le bonheur d'Abderrahmane Sissako

Avec ce deuxième long métrage, le Mauritanien Abderrahmane Sissako signe un poème extraordinaire sur l'exil et l'attente, la transmission et la lumière. Une autobiographie symbolique de l'un des meilleurs cinéastes africains d'aujourd'hui.

Par Frédéric Maire

Si la figure de l'exil est une constante du cinéma africain, Abderrahmane Sissako est l'un des cinéastes qui a su le mieux la mettre en scène et en jeu. Né en Mauritanie, il part rejoindre son père au Mali, émigre ensuite à Moscou pour apprendre le cinéma et s'installe enfin à Paris. Depuis ses débuts, il s'interroge sur son état de créateur en transit: avec «Octobre», moyen métrage tourné en Russie et remarqué à Cannes en 1993, et surtout avec «La vie sur terre» (réalisé dans le cadre de la collection d'Arte «2000 vu par...»), où l'on suit un cinéaste africain vivant en France qui va retrouver son père au Mali. L'œuvre d'Abderrahmane Sissako se compose entièrement de bribes d'autobiographie sublimées par la caméra.

«En attendant le bonheur», présenté à Cannes dans la section Un certain regard, poursuit ce pèlerinage aux confins du documentaire et de la fiction. Tout comme Sissako, jeune étudiant en révolte revenu en Mauritanie avant de partir en Russie, le jeune Abdallah, sa valise à la main, arrive dans la petite ville de Nouadhibou. Il y retrouve sa mère et attend qu'elle lui procure un billet pour le bateau ou l'avion qui l'emènera bientôt vers le Nord. Ce Nord, au-delà des flots, c'est un monde rêvé, raconté par les colons, les touristes ou ceux qui sont revenus, un ailleurs plein d'illusions et de «chiffres et de lettres» vu à la télé.

Dans cette ville entre le désert et la mer, le jeune homme est déjà en exil, car il ne parle pas la langue de ceux qui l'hébergent.

Alors il ne lui reste plus qu'à attendre. Et regarder autour de lui. Ce qui, de l'avis du cinéaste, est peut-être déjà le bonheur. En tournant avec des non-professionnels dans des espaces vierges de cinéma, Abderrahmane Sissako a souvent «oublié» son scénario pour saisir, autant que faire se peut, les images et les sons que lui soufflait le vent. Pour capturer le temps de l'attente. Et pour reconnaître, dans cette expérience de cinéma, des morceaux de sa propre histoire.

Attendre que la lumière soit

Abdallah, isolé dans une case, observe la vie à travers une petite fenêtre rectangulaire placée à ras du sol. Elle cristallise son désir de scruter le monde, de le contempler à distance, pour essayer de se l'approprier petit à petit. De la même façon, à travers ses cadres méticuleusement pensés, où chaque geste et chaque objet ont valeur de symbole,

IL NE LUI RESTE PLUS QU'À ATTENDRE. ET REGARDER AUTOUR DE LUI. CE QUI, DE L'AVIS DU CINÉASTE, EST PEUT-ÊTRE DÉJÀ LE BONHEUR

le cinéaste (et avec lui le spectateur) saisit des fragments d'une réalité méconnue, des petits moments de bonheur – en attendant. Comme cette femme qui cherche à séduire Abdallah, cet autre voyageur qui rêve d'Europe, cette fillette qui apprend à chanter, ce vieux pêcheur devenu électricien ambulancier et surtout Khatra, son apprenti, un enfant qui va essayer de lui apprendre la langue du lieu, de lui donner de la lumière (au propre comme au figuré).

Avec ses câbles et ses ampoules pour connecter, faire communiquer, éclairer la communauté, le jeune Khatra incarne l'espoir de ceux qui restent. Il préfère la réalité de cette vie de croisements, de rencontres et d'échanges plutôt qu'un rêve lointain qui peut toujours virer au cauchemar, comme le rappelle un cadavre de voyageur ramené par les vagues sur la plage. Son ampoule magique suggère encore une fois la force du cinéma qui peut, à son tour, donner de la

lumière dans l'obscurité de l'esprit. Et permettre, comme le dit Sissako, de connaître l'autre en se connaissant soi-même. *f*

Titre original «Heremakono». **Réalisation, scénario** Abderrahmane Sissako. **Image** Jacques Besse. **Musique** Oumou Sangaré. **Son** Antoine Ouvrier, Alloune Mbow. **Montage** Nadia Ben Rachid. **Décors** Joseph Kpobly, Laurent Caverro. **Interprétation** Khatra Ould Abdel Kader, Maata Ould Mohamed Abeid, Mohamed Mahmoud Ould Mohamed... **Production** Duo Films; Nicolas Royer. **Distribution** Trigon-Film (2002, France / Mauritanie). **Durée** 1 h 35. **En salles** 19 mars.

Entretien avec Abderrahmane Sissako

À l'instar de nombre de ses compatriotes, le cinéaste Abderrahmane Sissako est exilé en France. C'est cependant dans sa Mauritanie natale qu'il trouve l'inspiration pour évoquer ce déracinement, l'un des thèmes centraux de son œuvre. Propos recueillis à Cannes par Frédéric Maire

Pourquoi ce titre, «Heremakono», qui signifie «en attendant le bonheur»?

En fait, beaucoup de villes d'Afrique s'appellent comme ça. Au Mali, quand on quitte Bamako, où que l'on aille on rencontre un village ou deux qui portent ce nom. Il y en a aussi en Guinée, au Burkina Faso, en Sierra Leone. Ça veut dire que des gens, à un moment donné, se sont déplacés; ça peut être juste une personne qui est partie, déçue par un amour, qui a installé sa case ailleurs, et qui a dit: «en attendant le bonheur...». Un espoir momentané devenu éternel – puisque le village ainsi baptisé ne changera plus de nom – qui représente pour moi le bonheur: il est dans l'attente.

La figure de l'exil est (forcément) très présente, comme dans beaucoup de films africains...

Ce qui m'intéresse, dans le cinéma, c'est d'arriver à se raconter avec l'espoir de raconter la vie de quelqu'un d'autre. Pour connaître l'autre et me connaître moi-même. Cette forme semi-autobiographique m'intéresse parce que j'ai la conviction que beaucoup de gens ont traversé la même chose que moi. Pour moi, le véritable exil est intérieur. Ce n'est pas d'aller quelque part qui importe, mais le voyage en soi, le fait de prendre la route. Le voyage, c'est une série de mots: le doute, le désir, le bonheur, la crainte... Tout cela enrichit l'attente.

La transmission du savoir entre la griote et la petite fille, le vieil électricien et l'enfant, est-ce une autre façon de partir?

Il est nécessaire de montrer combien il est important de transmettre une connaissance; combien il est important, aussi, d'être dans l'attente de cette connaissance. Il faut noter également que contrairement à ce que la société occidentale voudrait nous faire croire en surprotégeant et en fragilisant l'enfant, dans cette

naît quelque chose que l'autre ne connaît pas.

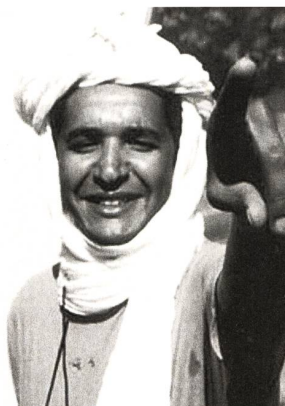
La langue joue aussi un rôle important...

La langue, c'est une marche vers quelqu'un d'autre. Quand on ne parle pas la langue de l'autre, on reste plus distant. Quand il arrive à Nouadhibou, Abdallah entre dans un monde fermé. La langue lui manque. Le moment où il communique vraiment, c'est quand il se met à rire avec

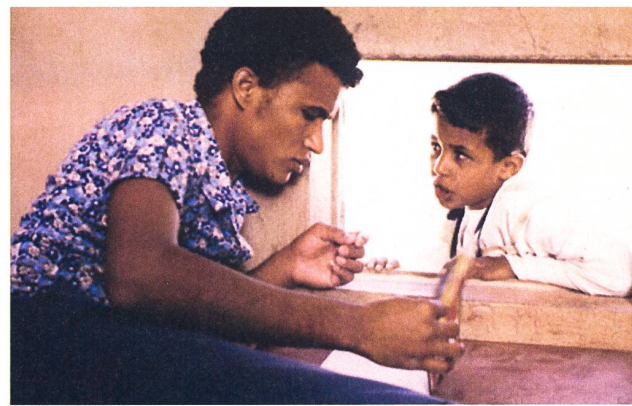
j'ai grandi au Mali et j'y ai appris le *bambara*. De retour en Mauritanie, j'y suis resté un an sans parler le *hassanya*. À moment-là, coupé de mes racines, de mon enfance, de mes amis, je me suis mis, comme Abdallah, à regarder par la fenêtre le monde qui m'entoure... L'idée du film existe depuis très longtemps.

Quel est le rôle de la «fée électricité»?

Dans les rues de Nouakchott, j'ai vu des ouvriers au chômage. Alignés le long de la route, chacun montre devant lui l'objet qu'il peut réparer. Il y en a qui brandissent un robinet, une radio, une ampoule... De là m'est



Abderrahmane Sissako



Abdallah (Mohamed Mahmoud Ould Mohamed) et Khatra (Khatra Ould Abdel Kader)

société-là, il est fort. Je voulais montrer un enfant qui va jusqu'à consoler son père adoptif. Qui est témoin de sa mort. Qui l'accepte. Parce que le père a voulu qu'il puisse la comprendre.

Il lui apprend aussi le respect...

Le respect de l'autre est très fort dans ma société. Je vous donne un exemple. Au Mali, lorsqu'on ne connaît pas le nom d'un petit garçon de 5 ans et qu'on veut l'interpeller, on l'appelle Maître. Tout simplement parce qu'il con-

Khatra, parce qu'ils se sont enfin compris sur quelque chose. Au-delà de la langue, toutes les formes de communication sont essentielles. Dans «La vie sur terre», je montrais un téléphone en panne, car ce qui est important c'est qu'il y ait l'intention de téléphoner. L'intention est plus importante que la communication elle-même.

Quelle langue avez-vous apprise avant de partir à Moscou?

Même si je suis né en Mauritanie,

venue l'idée d'un électricien ambulancier. Ce personnage est une métaphore de la vie, de la mort. C'est aussi une manière de montrer qu'il n'est pas nécessaire de posséder beaucoup pour pouvoir apporter quelque chose à l'autre. L'électricien a le désir d'apporter la lumière chez les autres. Mais dès que l'ampoule est installée, il s'en fout. Ce qui importe, pour lui, c'est le désir de l'apporter. *f*

1. «Ménestrel» africain, dépositaire de la tradition orale.



Velma Kelly (Catherine Zeta-Jones) et Roxie Hart (Renée Zellweger) meurtrières et vedettes

That's entertainment !

Chicago de Rob Marshall

La comédie musicale est de retour. Réalisé par un chorégraphe d'après le spectacle conçu par feu Bob Fosse, «Chicago» nous fait soudain mesurer à quel point ce genre nous avait manqué. Et ce même sous la forme d'une apologie (apparente?) de la société du spectacle. Par Norbert Creutz

On croyait la comédie musicale aussi moribonde que le western. Arrive le phénoménal «Moulin Rouge!» et tout redevient possible! La preuve, cet improbable «Chicago» avec pour vedettes trois néophytes en la matière, qui remporte néanmoins tous les suffrages aux États-Unis et ouvre en fanfare le récent Festival de Berlin. Par rapport aux délires furieusement postmodernes de Baz Luhrmann, l'approche de Rob Marshall, disciple avoué de Bob Fosse, pourra sembler un rien traditionnelle. Mais la réussite, qui allie brio musical,

invention visuelle et montage virtuose pour deux heures de plaisir garanti, reste impressionnante.

Mais ce nouveau film se différencie également de son prédécesseur direct par sa philosophie. En effet, autant «Moulin Rouge!» plaidait sans détour pour les sentiments les plus sincères, autant «Chicago» affiche une vision du monde joyeusement cynique. Difficile de lui en vouloir pourtant, tant la générosité est par ailleurs son mode de fonctionnement. Et puis, comment ne pas reconnaître là le dernier rejeton d'une lignée au fond

plus critique que cynique, dont «L'opéra des gueux» de John Gay serait l'ancêtre et «L'opéra de quat'sous» de Brecht et Weill le modèle «moderne»?

Généalogie d'une corruption

À sa manière, «Chicago» témoigne lui aussi d'un certain art du recyclage. Ses origines remontent à 1924, date où la journaliste Maurine Dallas Watkins couvrit les procès de deux femmes accusées de meurtre et finalement acquittées. Elle en tira une pièce caustique déjà intitulée «Chicago», montée avec succès en 1927 (par George Abbott) et portée à l'écran la même

année (par Frank Urson). En 1942, le matériau est transformé par Nunnally Johnson en «Roxie Hart», franche comédie filmée par William Wellman, avec Ginger Rogers et Adolphe Menjou. Puis le trio Bob Fosse, Fred Ebb et John Kander, tout auréolé du succès de «Cabaret», s'en empare à son tour pour créer en 1975 un «vaudeville musical» distancié, avec maître de cérémonie et adresses directes au spectateur. Repris avec succès par Ann Reinking en 1996, c'est ce «Chicago»-là qui triomphe encore aujourd'hui sur Broadway.

Mais comment porter à l'écran un spectacle qui tient

**AUTANT «MOULIN ROUGE!»
PLAIDAIT SANS DÉTOUR POUR
LES SENTIMENTS LES PLUS
SINCÈRES, AUTANT «CHICAGO»
AFFICHE UNE VISION DU MONDE
JOYEUSEMENT CYNIQUE**

plus de la revue musicale dé-cousue que du récit entrecoupé de chansons? Rob Marshall et son scénariste Bill Condon («Gods and Monsters») ont trouvé la solution du côté de «Pennies from Heaven» et de «Dancer in the Dark»: tandis que le récit se déroule sur un plan réaliste, tous les numéros musicaux relèvent des projections mentales de l'héroïne, Roxie Hart, cette ménagère qui rêve de devenir une vedette. Le

montage, souvent alterné, se charge de faire le lien.

Écrin à comédiens

Malgré le cadre daté des *roaring twenties*, on voit bien en quoi cette comédie de la célébrité – qui voit deux meurtrières «coachées» par un avocat vénal bientôt propulsées au rang de vedettes par les médias et recyclées dans le showbiz – est restée actuelle. Mais il s'agit surtout d'un spectacle

haut en couleur, dont chaque numéro chanté et dansé est rendu avec une folle énergie. Côté mise en scène, le travail de Rob Marshall fait penser au premier opus de son mentor, «Sweet Charity». Et ce qu'il tire de ses comédiens est absolument incroyable. Tant Renée Zellweger (*Roxie*) que Catherine Zeta-Jones (*All That Jazz*), Richard Gere (*Razzle Dazzle*), Queen Latifah (*When You're Good to Mama*) et John C.

Reilly (*Mister Cellophane*) ont l'occasion de briller, et rien que pour eux, il ne faudrait manquer «Chicago» sous aucun prétexte. **f**

Réalisation Rob Marshall. **Scénario** Bill Condon. **Image** Dion Beebe. **Musique** Danny Elfman. **Son** Maurice Schell. **Montage** Martin Walsh. **Décor** John Myhre. **Interprétation** Renée Zellweger, Catherine Zeta-Jones, Richard Gere, John C. Reilly, Queen Latifah, Lucy Liu... **Production** Loop Films, Miramax Films; Marty Richards, Harvey Weinstein. **Distribution** Ascot-Elite (2002, USA / Canada). **Site** www.miramax.com/chicago. **Durée** 1 h 55. **En salles** 26 février.

Rencontre avec Richard Gere

Il a la musique dans les gènes et la danse dans le sang. À l'évidence, le gentleman-acteur ne pouvait que se hisser avec délice sur la scène de «Chicago». Propos recueillis à Berlin par Cathy Trograncic

Avec ce rôle, vous déclarez avoir goûté au plaisir suprême du métier de comédien. N'est-ce pas un peu démagogique?

Non. En toute sincérité, je peux vous affirmer que tourner ce film a été un vrai bonheur du début à la fin. Tout comme moi, mes collègues étaient complètement «gaga» du réalisateur Rob Marshall. C'est précisément lorsqu'un projet se construit qu'on atteint le summum du plaisir. Le reste, on ne peut rien y faire. Si l'alchimie fonctionne, si le succès est au rendez-vous... tout cela ne vous appartient pas. Cela dit, quand les spectateurs apprécient votre travail – comme aujourd'hui avec «Chicago» – c'est une joie supplémentaire.

Ce plébiscite doit vous être d'autant plus agréable que vous renouez avec vos premières amours: la musique et la danse.

La musique a toujours été un élément vital pour moi, aussi essentiel à mon existence que la nourriture. Et c'est comme ça depuis que je suis tout gosse. Chez moi, j'ai fait arranger une pièce spéciale où trônent un piano et des instruments de toutes sortes. Avant de démarrer ma carrière d'acteur, j'ai participé à plusieurs concerts en tant que musicien et chanteur. Et il m'arrive encore de le faire occasionnellement. Parmi les parties dansées de «Chicago», j'ai particulièrement apprécié cette séquence où je claques des doigts et des pieds. Dès le départ, je savais quelle dynamique je voulais insuffler à la scène. Rob Marshall m'a laissé maître du jeu, étant entendu que nous nous serions orientés vers une autre solution si le résultat n'avait pas été satisfaisant. Mais ça a marché!

«If You Can't Be Famous, Be Infamous» (si vous ne pouvez être célèbre, soyez infâme), la devise du film est explicite...

Il suffit de regarder les couvertures des magazines. Avoir son nom ou son visage à la une des médias est devenu, pour bon nombre de personnes, un idéal de bonheur, un moyen de donner de la valeur à leur existence. Bien évidemment, tout cela n'est qu'illusion. Et le film s'attèle à le démontrer.

«Chicago» stigmatise en effet la célébrité non méritée, parfois aux antipodes du talent véritable. Personnellement, comment parvenez-vous à gérer votre statut de star?

C'est l'une des étapes les plus difficiles de ce métier. Comment réagir lorsque vous devenez célèbre, lorsque les gens vous reconnaissent? Je n'ai rencontré personne – quel que soit l'environnement artistique dans lequel il ou elle exerce – dont la motivation première était de devenir une star. Gérer sa célébrité est tout sauf une entreprise facile. D'ailleurs, quand ça vous tombe dessus, votre première réaction est de fuir! Il faut ensuite effectuer un énorme travail sur vous-même pour parvenir à dompter cet instinct de fuite, à l'endormir ou à le transformer en énergie constructive. Cela dit, il n'existe aucune recette miracle pour y arriver. Au final, vous devez toujours vous débrouiller tout seul.

Et comment l'adepte du bouddhisme que vous êtes peut-il trouver une forme d'équilibre dans l'environnement pailleté d'Hollywood?

L'esprit est ici (*il montre son cœur*). Et c'est là que se passe l'essentiel du travail. Si vous vivez dans une cave, il y a beaucoup d'émotions, d'expériences auxquelles vous ne serez jamais confronté. Vous ne pourrez donc pas puiser au fond de vous-même pour y faire face. Par contre, en exerçant ce métier, on est



Le très populaire avocat Billy Flynn (Richard Gere)

forcément amené à rencontrer des sentiments comme la colère, l'envie, la jalousie. Le fait d'évoluer dans cet univers hollywoodien vous place au cœur même de toutes ces émotions. Je pense qu'il y a du positif à retirer de toute chose, pour peu que vous ayez le courage de vous regarder dans le miroir. Il suffit de voir comment le dalaï-lama s'y prend, lui, pour faire face à sa célébrité, comment il s'en accommode. Il reste complètement ouvert. Qu'importe ce qu'on lui demande, qui que ce soit, il est là. Son boulot, c'est simplement de donner, d'être disponible. À tout moment. C'est pour moi le plus bel exemple de célébrité assumée qui soit. **f**

films

20 billets pour le film
Chicago

En salles depuis le 26 février

Offre exclusivement réservée aux abonnés de films
Attribution des billets par tirage au sort

Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par mois):

- sur www.revue-films.ch
- par courrier à *films* - CP 271 - 1000 Lausanne 9

Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 36 ou 30 (pas plus de 2 invitations par personne et par mois)



Alex (Brittany Murphy) et Jimmy Smith Jr. (Eminem)

Eminem à l'œuvre

8 Mile de Curtis Hanson

Précédé par une sulfureuse réputation de rappeur extraverti, Eminem remballé sa gouaille obscène et se fond très facilement dans un personnage de paumé de banlieue pauvre. Ça colle bien, comme un vieux pull à capuchon dont on ne peut plus se séparer. Par Antoine Le Roy

S'il est vrai qu'Eminem fait figure d'éminence noire du rap américain blanc le plus extrémiste dans la provocation – qui lui permet au passage de vendre des millions d'exemplaires de ses disques et de rafler plusieurs distinctions – son entrée dans le cinéma se joue dans un registre plus poignant. Dans «8 Mile», le musicien interprète des bouts de sa jeunesse à la dérive dans une ville de Detroit éventrée par les crises économiques et sociales.

Située en 1995, l'histoire s'attache aux baskets de Jimmy Smith Jr. (Eminem en personne), banlieusard loser qui promène ses maigres affaires dans un sac à ordures, de planques pourries en piaules minables au gré de ses revenus dérisoires. Plombée dès l'enfance, sa vie s'embourbe au milieu des taudis, tandis que sa génitrice (Kim Basinger), entretenue par un amant beaucoup plus jeune qu'elle, vivote dans une caravane. Pour compléter ce tableau de

famille tombée en capilotade, une petite sœur assiste dans son coin à cette lente descente aux enfers.

Grosse déprime

Totalement déboussolé par une rupture amoureuse et par un échec cinglant lors d'une confrontation en rap avec le leader d'une bande adverse, Jimmy lâche ses potes et retourne chez maman, qui l'accueille de façon glaciale. Il trouve alors un boulot de manœuvre, sans vraiment abandonner son envie de percer un jour dans le hip-hop. Mais tous ses repères sont brouillés... Avec ce genre de prémisses, que ne renierait pas Sylvester Stallone dans les premiers décimètres de «Rocky» (1976), on pouvait s'attendre à un copié-collé de circonstance ménageant quelques scènes de castagne et d'amour avant l'apothéose du triomphe final. Certes, il y a bien de ça dans «8 Mile» mais, mieux que d'ordinaire dans ce genre de biographie, le scénariste Scott Silver

brosse avec subtilité le portrait d'un personnage à l'abandon et d'un milieu à l'ombre d'une Amérique censée être encore pimpante. Les quelques documentaires qu'il a réalisés ne sont sans doute pas étrangers à la consistance de ce récit bien enraciné dans la réalité.

Décors de récup'

En devenant prétexte, le rap inspire également l'excellent chef décorateur Philip Messina, dans la mesure où cette musique pompe tout ce qui se trouve à sa portée, triturant et remixant sans vergogne des formes antérieures déjà abouties pour les recracher dans une nouvelle dynamique avec un élan stupéfiant de spontanéité rageuse.

Il faut dire que l'homme du trompe-l'œil avait un lieu chargé de sens sous la

**CE FILM
POUSSERA MÊME
CERTAINS À
REMETTRE EN
QUESTION LEURS
PRÉJUGÉS SUR LA
RAP ATTITUDE**

main avec Detroit, ville à l'architecture recyclée par strates. Exemple frappant de ces mutations, le Michigan Theatre, salle de spectacle inaugurée en 1926, transformée d'abord en restaurant chic, puis en boîte de nuit et finalement en parking à trois niveaux qui voisine avec un morceau de la scène et les rideaux originels. Dirigeant ses

acteurs dans ces décors quasi magiques, le réalisateur Curtis Hanson évite tout effet de manches et se contente de donner à voir une mise en espace totalement brute. En écho, son film offre aux spectateurs une réelle prise sur l'action, qui poussera même certains à remettre en question leurs préjugés sur la rap attitude. *f*

Curtis Hanson parle d'Eminem

Eminem, rappeur blanc controversé, se fait-il mieux comprendre avec «8 Mile», le film de Curtis Hanson? Le réalisateur de «L.A. Confidential» revient sur ses rapports avec le chanteur. Propos recueillis à Berlin par Olivier Salvano

D'où vous est venue l'envie de tourner avec Eminem?

Lorsque je me suis impliqué dans ce projet, j'ai pris ma décision en toute connaissance de cause. Je connaissais évidemment la personnalité très controversée d'Eminem. Je me suis dit que j'allais travailler avec l'acteur et essayer d'oublier son image à la fois publique et privée... Si son jeu réussissait à faire passer de l'émotion à l'écran, il serait alors possible de tirer un trait sur tous les clichés qui circulent à son sujet.

Vous avez réalisé un film ancré dans une réalité très concrète... Eminem en était-il

l'élément moteur?

Ce qui m'excitait le plus, c'était de me plonger dans un univers passionnant qui m'était complètement étranger. Je voulais avant tout que l'on voit ce film comme une histoire dont l'essence même était cette réalité du Detroit de 1995. Quand je parcourais les rues de cette ville, je pensais aux problèmes raciaux, à ceux de la société contemporaine, mais également au rôle de l'artiste, à ses fans. Au début, je pensais qu'Eminem n'était pas forcément un atout, et je lui ai tout de suite fait part de mon impression. Cette honnêteté, dès cet instant, a permis d'instaurer un rapport de confiance. Il a compris que je n'étais

pas là pour exploiter son nom ou son image, encore moins sa notoriété. Il ne voulait pas d'un clip de deux heures à sa gloire. À partir de ce moment-là, il a puisé son jeu au plus profond de lui-même.

Que représentait à vos yeux la culture hip-hop avant de tourner «8 Mile», et comment cette vision a-t-elle évolué depuis la réalisation du film?

Je suis un grand fan de musique, si bien que je connaissais déjà ce genre et ses artistes majeurs. Mais je n'ai jamais été un aficionado! Ce qui m'intéressait, c'était le hip-hop vu sous l'angle culturel et les raisons qui amènent

Réalisation Curtis Hanson. **Scénario** Scott Silver. **Image** Rodrigo Prieto. **Musique** Eminem. **Son** Dane A. Davis, Julia Evershade. **Montage** Jay Rabinowitz, Craig Kitson. **Décors** Philip Messina. **Interprétation** Eminem, Kim Basinger, Mekhi Phifer, Brittany Murphy... **Production** Imagine Entertainment; Brian Grazer, Curtis Hanson, Jimmy Iovine. **Distribution** UIP (2002, USA). **Site** www.8-mile.com. **Durée** 1 h 51. **En salles** 26 février.

Eminem et le cinéaste Curtis Hanson



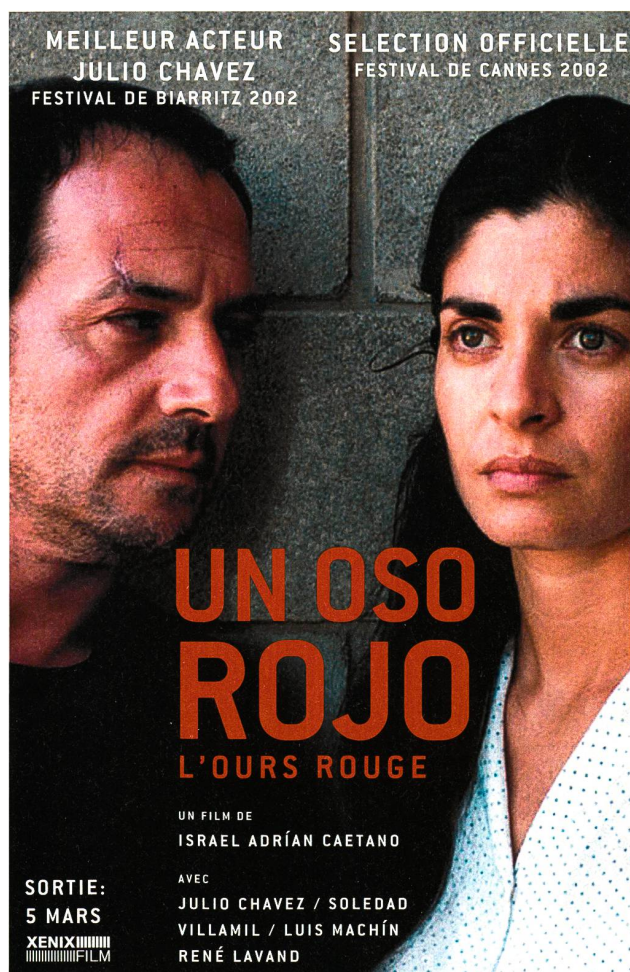
notre société à rejeter ce type de démarche, comme s'il s'agissait de quelque chose venu d'ailleurs, d'un autre univers – sans doute à cause de la colère, de la négation qui émane de ce mouvement. «8 Mile» m'a permis de montrer que Detroit est le berceau de cette culture. Et même si les personnages et l'intrigue relèvent de la fiction, l'ensemble s'ancre dans une profonde réalité...

Est-il légitime de penser qu'il s'agit d'un film sur les rapports ethniques?

Il s'agit davantage d'un film sur les classes sociales, mais bien sûr, je parle aussi de ce problème. Regardez par exemple Elvis Presley: il a permis de faire passer le rythm'n'blues noir dans l'establishment blanc! La différence majeure aujourd'hui, c'est que le hip-hop appartient à toutes et à tous. Jimmy, le héros, a non seulement du talent, mais il est en plus authentique, vrai. On voit dès le départ qu'il n'est pas là par hasard, qu'il ne s'agit pas d'un usurpateur. Il est lui-même. Le hip-hop a envahi tous les aspects de notre culture, et cela bien avant l'arrivée d'Eminem.

Eminem a-t-il été difficile à diriger?

Il n'a pas été aisé pour lui d'entrer dans la peau du personnage, parce qu'il est habitué à la scène, à la vidéo et aux studios d'enregistrement. Je ne voulais pas d'un jeu d'acteur qui soit trop sûr de lui, mais bien de l'inverse: les artifices permettent trop souvent d'occulter sa véritable personnalité. Je lui ai demandé de se mettre à nu, d'être lui-même, sans masque. Ça lui a fait peu. Par moments, c'était dur et effrayant. Le dernier jour de tournage, je lui ai demandé: «Alors, tu te sens comment?» Il m'a répondu: «Plus jamais!»... *f*



PROPOSENT EN AVANT-PREMIÈRE

The Hours

Version originale sous-titrée

Un film de Steven Daldry
Neuf nominations aux Oscars

Avec Nicole Kidman, Julianne Moore, Meryl Streep
Lauréates du Prix d'interprétation féminine au Festival de Berlin
(Voir critique ci-contre)



400 billets à gagner!

Délai pour les demandes de billets:

jeudi 6 mars

Attribution des billets par tirage au sort

Inscriptions

(pas plus de 2 invitations par personne et par mois):

- Par téléphone 0901 566 901 (Fr. 1.49 la minute)
- sur www.revue-films.ch

Les membres du Cercle de Films exclusivement peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 36 ou 30 (pas plus de 2 invitations par personne et par mois)

Lundi 10 mars

Lausanne

Europlex

Les Galeries Georges V à 21h00

europlex
CINEMAS

Jeudi 13 mars

Genève

Cinéma Pathé Balexert à 19h30

PATHE!

À chacune sa petite cuisine

The Hours de Stephen Daldry

Portrait subtil de trois femmes déprimées à un moment charnière de leur existence, «The Hours» s'attaque à des questions délicates sans verser dans le sentimentalisme. Un film «à thèmes» porté par des actrices d'exception. Par Alain Boillat



Nicole Kidman (1) dans le rôle de Virginia Woolf

Stephen Daldry fait s'enchevêtrer trois périodes du XX^e siècle à travers trois personnages féminins: la célèbre écrivaine anglaise Virginia Woolf (Nicole Kidman, méconnaissable), retirée en province après deux tentatives de suicide pour se consacrer à son roman *Mrs. Dalloway* (1925), qui raconte l'histoire de Clarissa, alter ego qui se prend au jeu des mondantités pour dissimuler son mal de vivre; Laura (Julianne Moore), femme au foyer sujette à la dépression qui, vingt ans plus tard, s'identifie à l'héroïne de Woolf jusqu'à tout chambouler dans sa vie; Clarissa Vaughn enfin, surnommée à cause de son prénom Mrs. Dalloway par son ex-amant, un poète

C'EST AVEC UNE GRANDE FINESSE QUE JULIANNE MOORE ARRIVE À FAIRE PRESENTIR QUE QUELQUE CHOSE S'EST BRISÉ SOUS LE VERNIS DU QUOTIDIEN

homosexuel qui se meurt du sida (le très convaincant Ed Harris), éditrice entièrement dévouée à ce dernier. Un montage parallèle traverse ainsi tout le film, d'abord de manière un peu grossière lorsqu'il s'agit de poser le cadre autour d'une action commune (la disposition de fleurs pour une fête, sur la-

quelle s'ouvre le roman de Woolf), puis avec un peu plus de succès dès lors qu'il permet d'établir des liens souterrains entre ces trois types de détresse.

Fragilité de coquilles d'œuf

On l'aura compris, notre triptyque analyse de près la situation de la femme dans son rapport aux autres et à elle-même, indépendamment de sa situation professionnelle et du contexte historique. En effet, ces trois femmes se ressemblent dans leur volonté de survivre aux «heures» qui passent, d'affirmer ce qu'elles désirent vraiment. Peut-être justement parce qu'il est un cliché patriarcal d'un domaine d'activité attribué à la femme, un lieu semble particulièrement important du point de vue de l'évolution des trois protagonistes: la cuisine. Pour Virginia, c'est l'endroit où elle affirme sa volonté face aux domestiques, incarnation d'une incessante surveillance commanditée par un mari méfiant qui l'étouffe en voulant la protéger d'elle-même; c'est là aussi que Clarissa rompt avec une indifférence feinte pour avouer à l'ancien amant de celui qu'elle aime à quel point les sacrifices auxquels elle a consenti la font souffrir. Dans les deux

cas, le bruit sec d'œufs que l'on casse pour le repas ponctue et dramatise la discussion, renvoyant aux fissures pratiquées dans cette coque finalement bien fragile des apparences. Mais pour Laura, cela va plus loin: la cuisine qu'elle occupe durant une grande partie du film est profondément liée à sa remise en question. C'est avec une grande finesse que Julianne Moore arrive à faire sentir que quelque chose s'est brisé sous le vernis du quotidien. Mise en scène et montage rendent avec force le décalage entre les paroles de cette ménagère confectionnant un gâteau et l'indescriptible malaise qui la traverse. Le plus haut point du tragique est peut-être atteint lorsque le

mari décrit en toute naïveté leur situation comme le plus parfait bonheur, n'imaginant même pas demander à son épouse ce qu'elle en pense. Cet instant où s'ouvre un abîme entre les êtres dans un total non-dit est assurément le passage le plus abouti du film.

Thèmes un peu, beaucoup...

Comme le montre les reprises et variations dues aux intrigues imbriquées et aux références littéraires, «The Hours» est un film qui joue sur l'accumulation. Ce qui est valable pour le récit l'est d'autant plus au niveau du contenu: quantité de «grands thèmes» s'y voient brassés, de l'affirmation de soi au suicide en passant par la définition du bonheur. De quoi alimenter bon nombre de «soirées thématiques» sur le petit écran! Une densité indéniable, mais un excès qui peut lasser lorsqu'il est si peu soutenu par un véritable travail sur l'esthétique visuelle. *f*

Réalisation Stephen Daldry. **Scénario** David Hare, d'après le roman de Michael Cunningham. **Image** Seamus McGarvey. **Musique** Philip Glass. **Son** Campbell Askew, Warren Shaw. **Montage** Peter Boyle. **Décors** Maria Djurkovic. **Interprétation** Meryl Streep, Julianne Moore, Nicole Kidman, Ed Harris... **Production** Miramax Films, Scott Rudin Productions; Scott Rudin. **Distribution** Ascot-Elite (2002, USA). **Site** www.thehoursmovie.com. **Durée** 1 h 54. **En salles** 19 mars.

Et pourtant, il tourne (et bien)

On dirait le Sud de Vincent Pluss

Réalisé en numérique le temps d'un week-end, «On dirait le Sud» s'est vu décerner un Prix du cinéma suisse du meilleur film de fiction mérité. Il révèle aussi de jeunes cinéastes qui tentent farouchement d'exister. Par Mathieu Loewer

Le cinéma suisse est bien vivant! Certains auront de la peine à le croire, mais des films made in Switzerland sortent effectivement chaque mois dans les salles romandes... le temps d'une semaine ou deux. Victimes d'un manque évident de promotion, la plupart n'ont pas bénéficié de l'écho médiatique de «On dirait le Sud» depuis sa récompense aux «césars» du cinéma suisse.

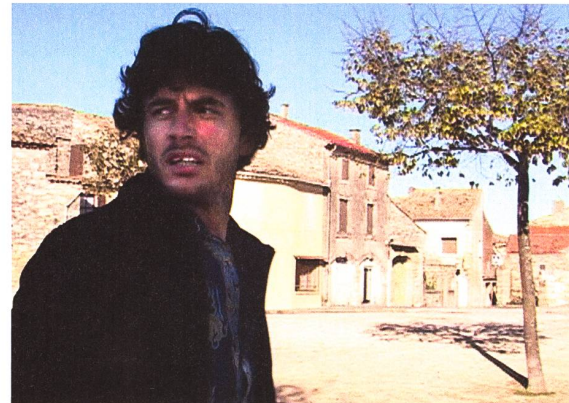
La production helvétique souffre d'un financement trop modeste, mais il en fallait davantage pour décourager Vincent Pluss. Cofondateur du collectif Doegmeli, qui réclame une remise en cause de la politique fédérale d'aide à la création audiovisuelle, le jeune cinéaste genevois n'avait pas l'intention «...d'attendre l'âge de 45 ans pour réaliser un premier long métrage». Deux jours de tournage, une maison en Provence et six acteurs allaient bientôt donner naissance à «On dirait le Sud»...

Essai transformé

Un rien expérimental, le projet n'était pas sans risques. Pluss et ses deux scénaristes ont défini une situation de départ:

accompagné d'un collègue de travail, un jeune père divorcé débarque comme un cheveu sur la soupe chez son ex-femme pour se réconcilier avec sa petite famille. Il incombait dès lors aux comédiens de donner vie à ces personnages par la grâce de l'improvisation. «On dirait le Sud» est donc avant tout un film d'acteurs et la spontanéité qui s'en dégage repose bien sur leur talent. Alors qu'on aurait pu craindre un mauvais match d'impro tiré en longueur, chacun est parvenu à trouver le ton juste. Jean-Louis Johannides est troublant de vérité en père paumé, Céline Bolomey dit tout en un regard, Frédéric Landenberg joue à merveille le nouveau compagnon de la femme dépassé par les événements et François Nadin apporte son humour au rôle du copain de l'important ex-mari. Sans oublier les deux enfants, Gabriel Bonnefoy et Dune Landenberg, on ne peut plus naturels. Aussi efficaces que des dialogues chiadés, quelques répliques suffisent aux comédiens pour situer leur personnage et laisser deviner son passé.

Au même titre que l'interprétation, la mise en scène, filmée caméra numérique à l'épaule, est portée par l'énergie du mo-



Jean-Louis (Jean-Louis Johannides) débarque à l'improviste chez son ex-femme

ment. On se retrouve ainsi plongé au cœur de l'action, au plus près des acteurs, en témoin impliqué de ce week-end familial mouvementé. On ne quitte pas l'écran des yeux, d'autant qu'aucune longueur ou scène superflue ne vient casser la dynamique du film. Une concision inhérente aux conditions de tournage, bénéfiques et maîtrisées à tous points de vue. Vincent Pluss s'est lancé dans un pari risqué et s'en sort avec les honneurs... du Prix du cinéma suisse. Président du jury, le cinéaste Daniel Schmid a voulu encourager sa formidable envie de cinéma, dont témoigne cette réalisation énergique, vivante et décomplexée. f

Jean-Louis (Jean-Louis Johannides) et sa fille (Dune Landenberg)



Réalisation Vincent Pluss. **Scénario** Laurent Toplitch, Stéphane Mitchell, Vincent Pluss. **Image** Luc Peter. **Musique** Velma. **Son** Vincent Kappeler, Gilbert Hamilton. **Montage** Vincent Pluss. **Interprétation** Jean-Louis Johannides, Céline Bolomey, Frédéric Landenberg, François Nadin, Gabriel Bonnefoy, Dune Landenberg. **Production** Intermezzo Films; Vincent Pluss, Luc Peter. **Distribution** Frenetic Films (2002, Suisse). **Durée** 1 h 06. **En salles** 19 février.

films FRENETIC FILMS

10 billets pour le film
On dirait le Sud
En salles depuis le 19 février

Offre exclusivement réservée aux abonnés de films
Attribution des billets par tirage au sort

Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par mois):

- sur www.revue-films.ch
- par courrier à *films* - CP 271 - 1000 Lausanne 9

Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 36 ou 30 (pas plus de 2 invitations par personne et par mois)

Entretien avec Vincent Pluss

Après avoir filmé les chorégraphies de Gilles Jobin en format court, le jeune réalisateur genevois signe son premier long métrage de fiction. Et ce n'est qu'un début.

Propos recueillis par Mathieu Loewer

Dès le départ, « On dirait le Sud » était un projet un peu particulier... J'avais déposé une demande de subvention à Berne pour un projet qui a été refusé. J'ai donc décidé de ne pas en rester là et de tenter une expérience différente: tourner un film avec une petite caméra digitale, en deux jours et sans argent! Le tournage a duré le temps organique de raconter cette histoire: un week-end. Il y avait là une prise de risque qui s'est révélée très stimulante.

Le scénario laisse une grande part à l'improvisation...

Avec mes deux coscénaristes, on a rédigé un squelette, la structure de l'histoire. Les scènes étaient prévues, mais il n'y avait pas de dialogues écrits. Nous avons construit les personnages avec la collaboration des comédiens. Pendant le tournage, je ne leur donnais pas d'indications psychologiques mais des actions à accomplir. Je disais à Jean-Louis Johannides: « Essaie de faire des crêpes avec les enfants, de prendre une douche... ». On leur posait des problèmes qu'ils devaient résoudre en improvisant. Cela dit, le fait qu'on improvise ne veut pas dire qu'on n'a rien préparé!

Et concernant la réalisation ?

On a travaillé de la même manière. Le caméraman, Luc Peter, se trouvait au milieu de l'action au même titre que les comédiens. C'était en quelque sorte le septième acteur! On lui donnait peu



Vincent Pluss

d'indications pour le voir réagir à la situation, aux improvisations des comédiens.

Tourner ce film avec une caméra DV était une évidence...

Effectivement, surtout parce qu'on est plus proche des comédiens, qu'on peut laisser tourner la caméra pendant 50 minutes d'affilée sans les interrompre. Mais on peut aussi tourner en numérique de la même manière qu'en 35 mm!

Vous avez fait appel à un groupe de musique électronique romand...

J'avais choisi Radiohead quand j'ai fait le premier montage... mais sachant que je ne pouvais pas me les payer, je suis donc allé chercher dans un périmètre plus proche. Cela fait quelques années que je vois les concerts de Velma. Tout en étant synthétique, leur musique crée une atmosphère et une émotion assez fortes. C'est une musique très « visuelle », qui laisse beaucoup de place à l'image.

Les premiers pas de « On dirait le Sud » annonceraient-ils une véritable success story ?

Lorsqu'il a été présenté au Festival de Locarno, j'ai eu des retours partagés, mais très stimulants et encourageants quand ils étaient positifs. Frenetic Films a ensuite été d'accord de le distribuer et il a pu être sélectionné pour le Prix du cinéma suisse... Aujourd'hui, je suis en contact avec des distributeurs français et le film sera peut-être présenté à Cannes. Mon rêve serait qu'il soit vu hors de nos frontières... J'aimerais que « On dirait le Sud » soit le début d'une histoire, et pouvoir présenter chaque année un nouveau long métrage au public. *f*



Hard-samba

La cité de Dieu de Fernando Meirelles

Adaptant le roman éponyme de Paulo Lins, le cinéaste des beaux quartiers de São Paulo ne se laisse pas décontenancer par l'implacable violence qui sévit dans les favelas de Rio de Janeiro. Il se soumet au contraire à ses règles, elles non écrites. Par Antoine Le Roy



L'ascension criminelle des enfants des rues de Rio

Après avoir conté les petites heures de travail et les grandes causeries de pauses des bonnes à tout faire de sa ville d'origine dans son précédent long métrage « Domésticas » (2001), Fernando Meirelles déploie ses caméras à même la rue en terre battue d'un endroit oublié de Dieu. Au cœur de Cidade de Deus, il charge des images crues qui décrivent mieux que toute organisation humanitaire l'impitoyable logique qui y sévit. De courtes vies humaines sont tour à tour présentées, développées, puis bien vite expédiées à trépas au fond d'une arrière-cour. Si l'espérance de vie de ce quartier a tendance à infléchir la courbe nationale dans la zone des 18 ans, c'est qu'on s'y livre corps et âme à la délinquance, faute

de mieux. Seule issue assez sûre de se constituer un petit coin de bonheur dans cette vallée de larmes avant de pousser un dernier soupir, le recours à la criminalité, qui va croissant à mesure que les bandes se forment et que leurs leaders prennent toutes les commandes.

Marijuana, LSD, cocaïne

Pour étayer son récit, le réalisateur a découpé son film en trois grandes tranches temporelles, montrant dans sa globalité l'involution sociale d'un lieu clos sur lui-même, des années 60 aux années 80. C'est à travers les yeux de Fusée, gosse noir si peu confiant en lui qu'il préfère rêver à une carrière de photographe, qu'on pénètre peu à peu dans le lacis biographique de ses pairs pas pépères, grands et petits.

Il y a Tignasse, qui commet les premières attaques de camion à main armée, puis Petit Dé qui, se distançant de son copain de foot Fusée, réussit ses examens de l'école du crime, commettant rapidement, et avec un plaisir évident, ses premiers meurtres gratuits à bout portant. Son organisation florissante lui permet de contrôler le trafic de stupéfiants, devenant un caïd incontesté...

Directeur de la photographie, César Charlone applique le dispositif rigoureux voulu par le réalisateur pour mettre en

lumière le basculement de cette microsociété. Au début du film, dans les années 60, les cadrages et la composition fleurissent bon la naïveté d'un western. C'est le temps des menus larcins qui se déroulent en travelling. Plus tard, au cours des années 70, l'image devient plus vive, dérapant dans des mouvements impromptus, mais toujours cool. Enfin, pour les années 80, où la guerre de la drogue dure explose, la photo fout le camp de tous les côtés, passant de décadrages en plans

fous, se désaxant de façon mortifère.

On est alors loin de « Central do Brasil » (1998), qui permit à Walter Salles d'emporter un Ours d'or à Berlin en développant dans des codes classiques un mélo très équilibré. De même, on se décale de « Pixote, la loi du plus faible » (« Pixote », 1980) d'Héctor Babenco, qui se voulait document-vérité, mais fut finalement assez tape-à-l'œil. Pourtant, ce film très maîtrisé résonne comme un ballon d'essai en vue de secouer le cinéma brésilien de tics qui tendent à l'accabler depuis la fin du mouvement Cinema Novo, qui fit feu de tout bois, particulièrement politique, jusqu'à la répression militaire de 1964. C'est sur ces cendres encore tièdes que Fernando Meirelles gagne son pari: se démarquer de la pleurnicherie et redire les choses telles qu'elles sont. *f*

LA PHOTO FOUT LE CAMP DE TOUS LES CÔTÉS, PASSANT DE DÉCADRAGES EN PLANS FLOUS, SE DÉSAXANT DE FAÇON MORTIFÈRE

Titre original « Cidade de Deus ». **Réalisation** Fernando Meirelles, Kátia Lund. **Scénario** Bráulio Mantovani, d'après Paulo Lins. **Image** César Charlone. **Musique** Antonio Pinto, Ed Cortês **Son** Martín Hernández. **Montage** Daniel Rezende. **Décor** Tulé Peak. **Interprétation** Matheus Nachtergaele, Seu Jorge, Alexandre Rodrigues, Leandro Firmino da Hora... **Production** O2 Filmes, VideoFilmes, Globo Filmes, Wild Bunch; Andrea Barata Ribeiro, Mauricio Andrade Ramos. **Distribution** Frenetic Films (2002, Brésil / France / USA). **Site** www.cidadededesus.com.br. **Durée** 2 h 15. **En salles** 12 mars.

films FRENETIC FILMS

50 billets pour le film
La cité de Dieu

En salles dès le 12 mars

Offre exclusivement réservée aux abonnés de films
Attribution des billets par tirage au sort

Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par mois):

- sur www.revue-films.ch
- par courrier à *films* - CP 271 - 1000 Lausanne 9

Seuls les membres du **Cercle de Films** peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 36 ou 30 (pas plus de 2 invitations par personne et par mois)

À la recherche du temps perdu

About Schmidt d'Alexander Payne

Nommé aux oscars pour sa performance dans le rôle d'un retraité aigri, Jack Nicholson est inoubliable dans ce film qui relate avec beaucoup de dérision les affres et les désillusions de la vieillesse. Par Nathalie Margelisch

Après « The Pledge » de Sean Penn en 2001, dans lequel il incarnait un policier en fin de carrière, Jack Nicholson se glisse à nouveau dans la peau d'un retraité. Dans « About Schmidt », il incarne un actuaire d'assurances qui raccroche. Après de nombreuses années d'activités, le voilà donc qui déambule, désœuvré, dans son pavillon de banlieue. Comble de malheur, sa femme Jeannie (Hope Davis), avec laquelle il est marié depuis quarante-deux ans, décède subitement. Tous ces événements l'amènent à faire le bilan de sa vie. Une introspection douloureuse, qui va le jeter sur les routes américaines, le conduire à Detroit où vit sa fille, et même... l'emmener jusqu'en Afrique !

Le masque des conventions

Au début du film, on assiste au repas offert par la société d'assurances qui emploie Schmidt pour fêter son départ. Alexander Payne décrit longuement l'événement. Passant de la suffisance du jeune cadre dynamique qui a pris sa succession à l'amertume d'un ex-collègue déjà retraité qui ressasse encore sa mise au rebut, le réalisateur s'attarde sur le visage de Nicholson. Celui-ci garde un sourire poli aux lèvres, modèle parfait de bienséance. L'expression semble figée. On comprend vite que ce masque va s'effriter sous nos yeux. De nombreux détails révélateurs éclairent cette scène. Un grand portrait du nouveau retraité, rappelant ceux que l'on voit à des obsèques, trône au milieu de la pièce, comme pour attester de sa mort sociale. La caméra s'attarde sur des photos de vaches de concours. La passivité de l'animal ren-



Schmidt (Jack Nicholson), retraité en pleine crise existentielle

voie à la propre inertie de Schmidt, à cet immobilisme qui a régi toute sa vie et dont il va peu à peu prendre conscience. Tout le film avance ainsi, par allusions successives et, petit à petit, c'est toute son existence qui se reconstruit sous nos yeux.

Une galerie de personnages défile autour du vieil homme. Tous représentent à un degré ou à un autre les aspirations de la classe moyenne américaine. Que ce soit le couple envieux du gigantesque camping-car du retraité, son futur gendre, simple vendeur de matelas à eau qui cherche à faire fortune, ou sa fille obsédée par la préparation de son mariage, chacun lui rappelle les limites de sa propre vie. L'habileté de Payne est d'éviter la satire méchante en dépeignant avec humour et justesse ces personnages, sans les juger.

La chaleur de l'Afrique

Mais le film ne serait rien sans une trousse scénaristique qui donne toute sa dimension au propos du réalisateur. Pour passer le temps, Schmidt décide de parrainer un petit Africain à qui il adresse chaque mois une somme d'argent accompagnée d'un courrier. Ainsi, pendant que sous nos yeux la vraie vie de Schmidt défile, la voix de Nicholson récite le contenu des lettres qu'il envoie à l'enfant.

Il décrit sa femme, sa fille, sa vie, exprimant enfin ses sentiments sans fard.

Il est évidemment cocasse d'imaginer le petit Africain de 5 ans souffrant de la faim prendre connaissance des tourments existentiels du sexagénaire. Drôles, touchants, ces moments permettent aussi de faire comprendre combien Schmidt a

LE CONSTAT EST SIMPLE : IL EST DIFFICILE D'ÉCHAPPER AUX CONVENTIONS, D'ÊTRE À LA HAUTEUR DE SES AMBITIONS ET DE FAIRE DURER L'AMOUR

vécu dans l'égoïsme, indifférent à ceux qui l'entouraient, emprisonné dans la banalité d'une vie où les sentiments n'étaient ni exprimés ni partagés. Il faudra une lettre de son correspondant pour qu'il comprenne – trop tard – à quel point les émotions sincères sont essentielles et combien elles auront manqué à sa vie. *f*

Réalisation Alexander Payne. **Scénario** Alexander Payne, Jim Taylor. **Image** James Glennon. **Musique** Rolfe Kent. **Son** Frank Gaeta. **Montage** Kevin Tent. **Décors** Jane Ann Stewart. **Interprétation** Jack Nicholson, Hope Davis, Dermot Mulroney, Kathy Bates... **Production** Avery Pix, New Line Cinema; Michael Besman, Harry Gittes. **Distribution** Warner Bros (2002, USA). **Site** www.aboutschmidtmovie.com. **Durée** 2 h 05. **En salles** 12 mars.

films

30 billets pour le film About Schmidt

En salles dès le 12 mars

Offre exclusivement réservée aux abonnés de films
Attribution des billets par tirage au sort

Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par mois):

- sur www.revue-films.ch
- par courrier à films - CP 271 - 1000 Lausanne 9

Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 36 ou 30 (pas plus de 2 invitations par personne et par mois)

La bombe humaine et les mensonges de l'histoire

Epoca d'Andreas Hoessli et Isabella Huser

Images inédites, réflexion intéressante, photographie soignée: le documentaire «Epoca», vaccin antiamnésique, questionne l'histoire au travers d'une mosaïque stimulante d'entretiens et d'images d'archives. Par Alain Boillat

Le film s'ouvre sur un rêve raconté par la voix de Bruno Ganz, notre guide invisible et intermittent. Une histoire d'arrestation inattendue à la Kafka sur des plans de rues pavées et nocturnes. L'univers kafkaïen n'est pas évoqué ici par hasard ou par mode, car même s'il s'agit de Zagreb et non de Prague, il est constamment question de procès dans «Epoca». Ainsi exhume-t-on des images du premier procès soviétique filmé à Moscou en 1930 ou encore de celui de soldats allemands après la Seconde Guerre mondiale.

On retrace le parcours de saboteurs ou d'espions du KGB, ceux que l'on condamna et ceux qui s'enfuirent. Plus fondamentalement, il est question de culpabilité: celle du pacifiste Einstein inventeur de la bombe atomique, ou celle des simples soldats. Le film n'accuse pas, mais rend compte des tortures de la conscience par le témoignage poignant d'un ancien militaire yougoslave se souvenant de ceux qu'il a tués. La condition humaine dans son expérience individuelle.

Question d'interprétation

«Epoca» ne se contente pas de présenter des documents inconnus dénichés grâce aux fructueuses recherches de Hoessli. Il offre une réflexion sur ce reflet altéré du passé qu'est l'écriture de l'histoire. Plus que les images du camp de concentration de Majdanek, c'est le commentaire qu'en ont fait les Soviétiques qui importe. Ainsi, les rapprochements a priori incongrus du film procèdent d'un regard particulier sur le passé, entre poésie (la pensée associative) et théorie (le principe de la déconstruction). C'est en effet sans naïveté aucune qu'Hoessli utilise des images d'archives: elles ne sont pas seulement là pour ce qu'on y voit, mais surtout pour la mise en scène de l'histoire dont elles témoignent.

D'où une distance qui se manifeste par le choix de ces images toujours plus ou moins liées au hors-champ de l'histoire et à l'exhibition de sa représentation, à l'instar des extraits de répétitions d'Albert

Einstein, acteur du film «Atomic Power» (1946) qui allait le consacrer «père de la bombe A». Un physicien qui se met en scène, une pléiade d'espions, voilà une situation bien réelle qui n'est pas sans évoquer *Les physiciens*, comédie tragique de l'auteur helvétique Dürrenmatt, hanté comme ce film par les nouvelles implications éthiques du siècle de la bombe. «Epoca» conjugue l'envers et l'endroit, le film et son *making of*. Discrets acteurs de l'histoire, mais acteurs tout de même avec leurs identités multiples, les anciens agents des services secrets nous conduisent également par leurs témoignages sur le terrain de la mise en scène, voire de la fiction.

pects révélateurs des confidences. De plus, les plans d'archives sont ponctués d'images insolites tournées dans des paysages d'Europe de l'Est, carrefours ravagés par la guerre et laissés à l'abandon.

Au-delà du réel

Lorsque le film aborde d'une façon clinique et avec un bruitage inquiétant le traitement du plutonium ou le fonctionnement du détecteur de mensonges, il glisse vers une étrangeté digne de «La 4^e dimension». Si l'apport effectif de cette vision kaléidoscopique de l'histoire peut être contesté, la poésie qu'elle engendre est incontestable. *f*



Extrait d'un film de prévention expliquant comment se protéger des effets de la bombe A...

La construction intelligente d'«Epoca» va de pair avec ses qualités esthétiques. L'alternance des voix, des sons et des musiques très diverses permet de ménager des respirations, de rythmer notre voyage. Les entretiens sont relativement brefs, fragmentés, pour ne souligner que certains as-

Réalisation, scénario Andreas Hoessli, Isabella Huser. **Image** Pio Corradi, Matthias Kälin. **Musique** Peter Scherer. **Son** Kamal Musale. **Montage** Kamal Musale, Isabella Huser, Lila Place. **Production** Espaces Films; Karin Ernst, Andreas Hoessli, Isabella Huser. **Distribution** Xenix Film (2002, Suisse). **Durée** 1 h 30. **En salles** au cinéma Sputnik (Genève) du 18 au 25 mars, repris au Zinéma (Lausanne).

Le charme fatal du mélo

Loin du paradis de Todd Haynes

Drame populaire caractérisé par l'outrance des caractères et du ton, le mélo reste un genre délicat à manier. Todd Haynes s'en tire haut la main, livrant un travail d'orfèvre qui rend un bel hommage au cinéma américain des années 50. Par Nathalie Margelisch

Que ce soit avec le provocateur « Safe », le foisonnant « Velvet Goldmine » ou ce magnifique « Loin du paradis », Todd Haynes bâtit une filmographie passionnante. S'inspirant de Douglas Sirk, réalisateur américain célèbre dans les années 50 pour ses mélodrames (voir ci-contre), Todd Haynes a sa vision personnelle du genre. Selon lui, « les plus beaux mélodrames sont ceux où il n'y a pas de méchants, où les personnages se font du mal sans le vouloir, simplement parce qu'ils suivent leurs désirs ». Cette lutte pour l'épanouissement personnel se heurte à la société

Une petite ville américaine dans les années 50. Cathy Whitaker (Julianne Moore), respectable femme au foyer, renvoie à ses voisins et amis la parfaite image du bonheur: un mari cadre, une maison spacieuse et des enfants adorables. Toujours souriante, polie et élégante, elle est une figure populaire de la cité. Des fissures apparaissent sur cette belle façade lorsque Cathy apprend que son mari (Dennis Quaid) la trompe avec des hommes. Faisant front, elle accompagne son époux chez le médecin, espérant le guérir de cette attirance. Entre-temps, elle a lié connaissance avec son

répondent les tenues chatoyantes de Cathy. Sur son visage lisse, le sourire semble immuable. Petit à petit, au fur et à mesure que son monde s'effondre, les tons deviennent plus ternes, le visage se crispe. La photographie, admirable, reflète la désagrégation intérieure de la jeune femme, épousant au plus près sa trajectoire tragique. L'interprétation remarquable de Julianne Moore, qui laisse sourdre l'émotion au compte-gouttes, transcende la sensibilité et la beauté visuelle qui imprègnent tout le film. *f*

Dans le sillage de Douglas Sirk

Réalisateur longtemps sous-estimé, Douglas Sirk se fit connaître par ses mélodrames au lyrisme flamboyant. Hans Detlev Sierk naît à Hambourg et tourne ses premiers films sous l'Allemagne nazie avant d'émigrer en 1939 aux États-Unis, où il prend le nom de Douglas Sirk. Vers la fin des années 50, il se fait remarquer avec des œuvres telles que « Mirage de la vie » (« Imitation of Life »), avec Lana Turner ou « Tout ce que le ciel permet » (« All That Heaven Allows ») dont le film de Todd Haynes s'inspire. Colorés, baroques, les films de Douglas Sirk abordent intrigues sentimentales et passions excessives, mettant en lumière les oppressions de la société bourgeoise.

Les personnages, souvent féminins, ont des sursauts de lucidité et tentent de rompre leurs chaînes, souvent en vain. Cette spécialisation dans le mélodrame le fit d'abord percevoir comme un réalisateur mineur, avant qu'on ne le redécouvre dans les années 70, notamment grâce à Rainer Werner Fassbinder qui le salua comme son maître. Les films de Douglas Sirk renvoient aussi à l'acteur Rock Hudson qui joua dans nombre d'entre eux. Idole romantique pour des milliers de femmes, il mourut du sida en 1985 après avoir révélé son homosexualité, soigneusement cachée pendant des années. (nm)



Cathy Whitaker (Julianne Moore) reçoit les bourgeoises de la ville

et aux conventions. L'originalité du film réside dans la manière frontale dont certains sujets, comme l'homosexualité ou le racisme, sont abordés avec une liberté de ton impossible à l'époque.

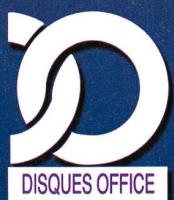
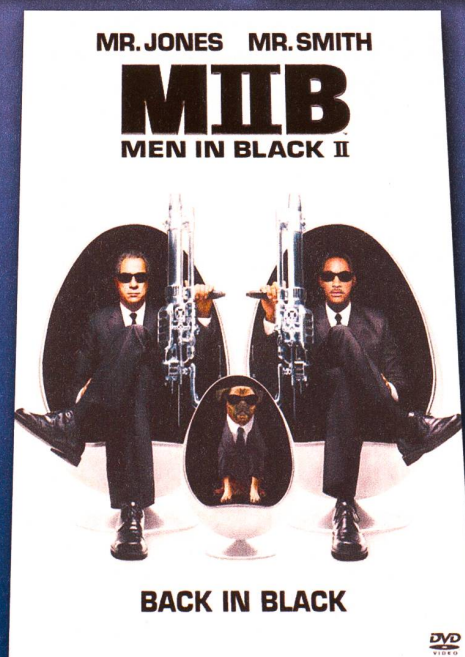
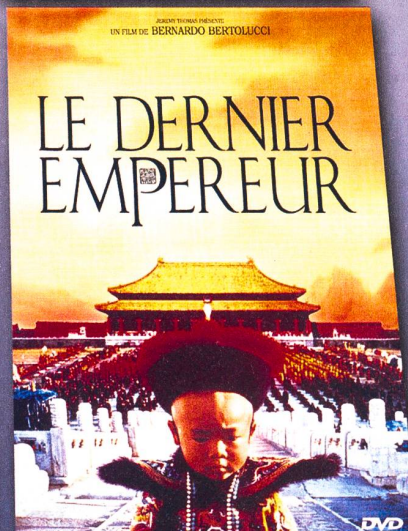
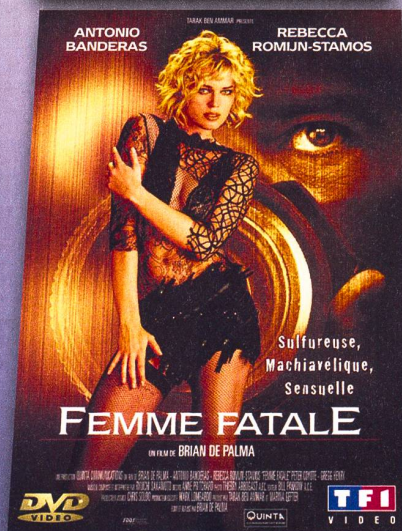
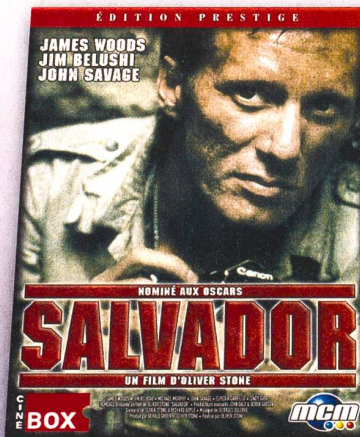
nouveau jardinier, Raymond Deagan (Dennis Haysbert), un séduisant Noir, ce qui provoque les commérages des voisins.

Au début du film, les couleurs sont chaudes: aux teintes automnales de la petite ville

Titre original « Far from Heaven ». **Réalisation, scénario** Todd Haynes. **Image** Edward Lachman. **Musique** Elmer Bernstein. **Son** Kelly Baker. **Montage** James Lyons. **Décors** Mark Friedberg. **Interprétation** Julianne Moore, Dennis Quaid, Dennis Haysbert, Patricia Clarkson... **Production** Clear Blue Sky Productions, John Wells Productions, Killer Films, Section Eight Ltd; Jody Patton, Christine Vachon. **Distribution** Monopole Pathé (2002, USA / France). **Site** www.farfromheavenmovie.com. **Durée** 1 h 47. **En salles** 12 mars.

DISQUES OFFICE

présente



Disponible dans tous les points de vente en DVD et VHS

Pretty soubrette

Coup de foudre à Manhattan de Wayne Wang

Honnêtement mené, sans foudroyer par son originalité, le dernier film de Wayne Wang réunit Jennifer Lopez et Ralph Fiennes en un couple qu'évidemment «tout sépare».

Par Alain Boillat

Après ses collaborations quelque peu prétentieuses, et finalement assez vaines, avec le romancier Paul Auster («Smoke», «Brooklyn Boogie / Blue in the Face»), le cinéaste Wayne Wang s'est ensuite lancé dans des films moins lisses, produits estampillés «indépendants» et filmés caméra à l'épaule. Son dernier en date, par contre, a tout du classicisme hollywoodien le plus pur, signe que l'immigrant hongkongais qui avait réalisé l'explosif «Chan Is Missing» (1982) a totalement rompu avec ses origines. Aujourd'hui, Wang se confronte à un genre, la comédie romantique, au risque d'égratigner son statut d'auteur.

L'histoire en deux mots: Marisa, femme de chambre dans un grand hôtel new-yorkais, séduit un candidat au Sénat qui la prend pour une riche cliente. S'annonce alors une

nuit d'amour digne de Cendrillon... Plutôt dissuasif, ce résumé qui pourrait augurer nombre de poncifs et une niaiserie gratinée ne rend pas compte de certaines qualités du film. En effet, le cinéaste réussit à donner suffisamment de consistance aux lieux principaux pour conférer une certaine présence à New York comme aux coulisses de l'hôtel arpentées par un personnel censé rester «invisible», barrière que franchit Marisa en revêtant les atours d'une cliente. Ce ton réaliste permet aussi de dépeindre de façon assez crédible les conditions de vie de Marisa. Certes, on ne s'attend pas à un discours politique façon «Bread and Roses» (2000), autre histoire de camériste latino signée Ken Loach, mais Wayne Wang accorde une place importante au quotidien de cette femme née dans le Bronx qui, avec

un enfant à charge, lutte avec acharnement pour améliorer sa condition. On s'en doute, le film se veut rassurant en démontrant que «tout est possible», mais la question de l'ascension sociale n'est fort heureusement pas seulement traitée comme un miracle dû au prince charmant, puisque Marisa est résolue à devenir manager. Un gentil petit film réconfortant. *f*



Marisa (Jennifer Lopez), bonne amoureuse et ambitieuse

Titre original «Maid in Manhattan». **Réalisation** Wayne Wang. **Scénario** Kevin Wade. **Image** Karl Walter Lindenlaub. **Musique** Alan Silvestri. **Son** Michael Kirchberger. **Montage** Caig McKay. **Décors** Jane Musky. **Interprétation** Jennifer Lopez, Ralph Fiennes, Natasha Richardson, Bob Hoskins... **Production** Hughes Entertainment, Revolution Studios, Red Om Films, Shoelace Productions; Elaine Goldsmith-Thomas, Paul Schiff, Deborah Schindler. **Distribution** Buena Vista (2002, USA). **Site** www.sonypictures.com/movies/maidinmanhattan. **Durée** 1 h 45. **En salles** 12 mars.

«J'ai toujours aimé les chaussures...», nous confie la voix off de Jean alors que le soulier d'un policier lui plaque le visage contre le sol. Le braquage a foiré. Flash-back. Ça commence comme un Scorsese, mais c'est bien du Klapisch. Le réalisateur fait d'ailleurs une courte apparition devant la caméra pour nous rappeler qu'il est bien derrière. Et tente d'apporter sa contribution d'auteur au genre policier, manifestement tiraillé par la hantise du plagiat, le respect des règles de l'art et la volonté d'actualiser. En vain, ce polar à la sauce Klapisch manque de sel à force d'hésiter entre les confessions d'un «affranchi», l'initiation d'une petite voleuse et le récit d'un casse. Au final, l'exercice

Polar au vinaigre

Ni pour ni contre (bien au contraire) de Cédric Klapisch

Après s'être essayé à la science-fiction avec «Peut-être», le réalisateur d'«Un air de famille» s'attaque au polar. Peu convaincant, Klapisch s'égaré hors de son territoire.

Par Mathieu Loewer

de style laisse aussi perplexe que son titre, allusion à l'attitude morale de Katy, jeune fille ordinaire qui bascule sans regret dans la criminalité. Ce monde n'a rien à offrir, prend l'oseille, balance quelques pruneaux et tire-toi! Voilà pour le message salement nihiliste du film.

Reste la photographie de Bruno Delbonnel, chef opérateur du «Fabuleux destin d'Amélie Poulain», et une distribution bien vue autour de l'excellente Marie Gillain – qui nous donne envie de la revoir dans «L'appât» de Tavernier. Mention spéciale aussi à un habitué du cinéaste, Zinédine Soualem, attachant dans le rôle d'un ex-taulard aux aspirations de chorégraphe. On découvre également le jeune Dimitri Storage, véritable sosie du Malcolm Mc-

Dowell d'«Orange mécanique». Autant de talents qui surnagent dans un drôle de polar, ambitieux mais bancal, sans rythme ni tension, à la fois réaliste et caricatural, comique et tragique, humain et cynique. *f*

Réalisation Cédric Klapisch. **Scénario** Santiago Amigorena, Cédric Klapisch, Alexis Galmot. **Image** Bruno Delbonnel. **Musique** Loïk Dury. **Son** Olivier Le Vacon. **Montage** Yannick Kergoat. **Décors** Thierry Flamand. **Interprétation** Marie Gillain, Vincent Elbaz, Zinédine Soualem, Simon Abkarian... **Production** Vertigo, Ce qui me meut, Bac Films; Aïssa Djabri, Farid Lahouassa, Manuel Munz. **Distribution** Agora Films (2003, France). **Site** www.nipour-nicontre.com. **Durée** 1 h 51. **En salles** 5 mars.

Zinédine Soualem, Vincent Elbaz, Simon Abkarian et Marie Gillain



films **AGORA**

20 billets pour le film
Ni pour ni contre
(bien au contraire)
En salles dès le 5 mars

Offre exclusivement réservée aux abonnés de films
Attribution des billets par tirage au sort

Inscriptions (pas plus de 2 invitations par personne et par mois):
• sur www.revue-films.ch
• par courrier à *films* - CP 271 - 1000 Lausanne 9

Seuls les membres du Cercle de Films peuvent réserver leurs billets prioritaires au 021 642 03 36 ou 30 (pas plus de 2 invitations par personne et par mois)

boutique

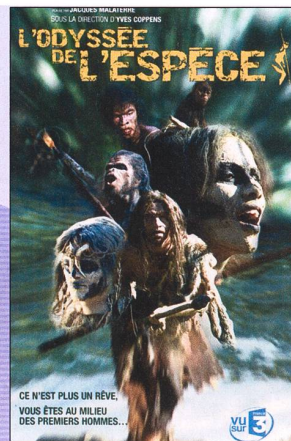
vidéo dvd cd



L'ODYSSÉE DE L'ESPÈCE (nouveau)

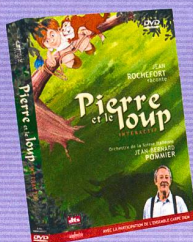
L'odyssée de l'espèce raconte l'aventure la plus extraordinaire, la plus improbable et finalement la plus émouvante: l'histoire de l'homme... Depuis le premier primate qui se lève et marche, il y a quatre millions d'années, jusqu'à l'ère moderne, il y a 10000 ans...

VHS réf. 5096.012 CHF 29.- DVD réf. 5096.953 CHF 39.-



PIERRE ET LE LOUP (nouveau)

Pierre et le loup pour la première fois en DVD sous une forme vraiment interactive. Racontés par Jean Rochefort et l'Orchestre de la Suisse Italienne.



DVD interactif réf. 5096.934 CHF 49.-

TOUS SUR ORBITE

Montez à bord de la Terre et vivez, jour après jour, le parcours de notre planète autour du soleil, pendant une année.

Coffret de 4 VHS réf. 5095.679 CHF 89.-

Coffret de 2 DVD réf. 5096.928 CHF 99.-

IMPACT (nouveau)

Et si un astéroïde se dirigeait droit sur la Terre?

DVD réf. 5096.929 CHF 49.-

OBJECTIF MARS (nouveau)

Destination: La Planète Rouge
La vie sur Mars est-elle possible?

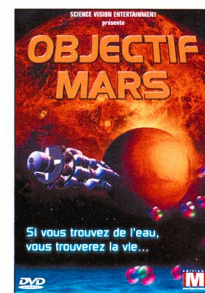
DVD réf. 5096.930 CHF 49.-

COFFRET TOUS SUR ORBITE, IMPACT ET OBJECTIF MARS

Retrouvez l'intégral des 3 volets à un prix avantageux.

4 DVD réf. 5096.931 CHF 179.-

(au lieu de CHF 197.-)



LA PATROUILLE DES GLACIERS (nouveau)

La course la plus mythique de Suisse, racontée par Benoît Aymon.

Richement illustré par de nombreuses et superbes photos, ce magnifique livre de 132 pages comporte également un CD-ROM contenant un résumé historique, des extraits d'archives de la TSR et de la RSR.

LIVRE réf. 5095.315 CHF 88.-



BON DE COMMANDE À RETOURNER PAR COURRIER À LA BOUTIQUE TSR, CASE POSTALE, CH-1260 NYON OU PAR TÉLÉPHONE AU 0848 828 818, INTERNET WWW.BOUTIQUETSR.CH

Je commande les articles suivants que je recevrai accompagnés d'une facture:

- x VHS L'odyssée de l'espèce, réf. 5096.012 au prix de 29.-
- x DVD L'odyssée de l'espèce, réf. 5096.953 au prix de 39.-
- x DVD Pierre et le Loup, réf. 5096.934 au prix de 49.-
- x 4 VHS Coffret Tous sur orbite, réf. 5095.679 au prix de 89.-
- x 2 DVD Coffret Tous sur orbite, réf. 5096.928 au prix de 99.-
- x DVD Impact, réf. 5096.929 au prix de 49.-
- x DVD Objectif Mars, réf. 5096.930 au prix de 49.-
- x 4 DVD Coffret Tous sur orbite..., réf. 5096.931 au prix de 179.-
- x Livre La patrouille des glaciers, réf. 5095.315 au prix de 88.-
- x 4 VHS Au cœur des Océans, réf. 5095.883 au prix de 99.-

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

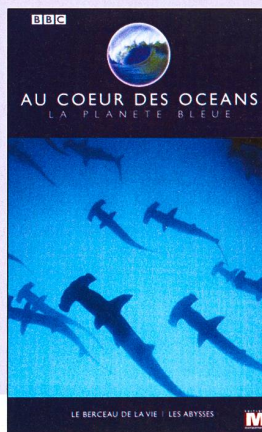
N° postal _____ Ville _____

Téléphone _____

E-mail _____

Frais de port en sus: min.CH 6.- (TVA incl.)

Signature _____



AU CŒUR DES OCÉANS

En exclusivité à la Boutique TSR

Une merveille!

Au fil des 8 épisodes d'une heure environ chacun, vous découvrirez tous les secrets de ce monde merveilleux et encore bien inconnu.

4 VHS réf. 5095.883 CHF 99.-